TL 864

20 jours à Timor

Jonathan et Jessica, étrangers résidants en Indonésie, ont passé 20 jours et parcouru près de 900 kms au Timor Oriental en juillet 1990. Ils connaissent l'Indonésie dont ils parlent la langue, et s'étaient informé sur le Timor Oriental. Le fait de ne parler ni le tetum ni le portugais leur a rendu difficile le contact avec les timorais. Ils ont raconté à l'organisation 'Agir pour Timor' leurs impressions de voyage.

900 Kms en motocyclette.

Nous avons parcouru environ 900 kms en motocyclette. Notre parcours nous a conduit de Dili jusqu'à la pointe est de l'île: Dili - Manatuto - Baucau - Lospalos - Iliomar. Nous sommes revenus à Baucau pour aller à Viqueque, puis à Baucau encore pour rentrer à Dili. De Dili nous avons poussé une pointe jusqu'à Aileu et Maubisse vers le sud; et nous avons quitté le Timor Oriental en autocar de Dili vers Maliana.

Pour nos déplacements nous avions loué des motocyclettes à l'armée, et cela a été important par la suite. Nous étions à peine à 15 km de Dili lorsque nous avons été arrêtés pour la première fois. Ils nous ont demandé où nous allions et si nous avions une autorisation spéciale. Apparemment ils n'avaient pas d'instructions claires sur l'attitude à avoir envers des visiteurs étrangers dans ces conditions. Nous avons expliqué que si l'armée nous avait loué des motocyclettes pour nous déplacer, c'était aussi une autorisation à le faire: ils nous ont laissé passer. Lors des contrôles suivants nous avions un argument supplémentaire: si les contrôles précédents nous avaient laissé passer, c'est que rien n'empêchait que nous passions. Cela semblait les convaincre.

L'état des routes n'était pas mauvais, souvent même meilleur qu'en Indonésie. Le grand nombre de travaux en cours fait penser qu'il y a un gros effort récent en ce sens. Environ la moitié des routes sont goudronnées. Nous n'avons jamais parlé avec ces personnes qui travaillaient à la construction des routes, nous ne savons donc pas si c'était des timorais recrutés pour cela en système de travail obligatoire, comme cela se fait en Indonésie.

Nous sommes allés jusqu'à la pointe-est, Lospalos et Iliomar; mais pour passer de Iliomar à Viqueque il faut retourner à Baucau. Bien que les cartes signalent une route sur la côte sud cette route n'existe pas.

De Viqueque on revient encore une fois à Baucau pour regagner Dili. A partir de Dili on peut aller vers le sud: Aileu et Maubisse, la zone des plantations de café.

Présence militaire discrète, mais intense.

Le long des routes on rencontre des villages de construction récente mais pas de camps de concentration, pas de grandes agglomérations, pas de barbelés. Peut-être y a-t-il encore des camps de concentration mais pas le long des routes. La plupart de ces villages n'ont pas plus de 300 habitants, et il y a au minimum 5 à 10 militaires indonésiens dans chacun. Nous sommes une fois montés vers un village ancien situé sur une colline, il avait été vidé de ses habitants et était occupé par l'armée.

La présence militaire est intense, nous l'avons constaté par le nombre de feux de bivouacs. Plusieurs fois nous nous sommes arrêtés sur la route pour prendre une photo d'un paysage. Aussitôt des militaires arrivaient de différents côtés, nous ne les avions pas vus et rien ne laissait supposer leur présence.

Tous ces soldats sont armés, mais ils ont l'arme en bandouillère et ne donnent pas l'impression de se sentir menacés.

La principale activité militaire que nous ayons constatée est de mettre le feu à la végétation qui pourrait abriter ou cacher la résistance. Nous avons même vu une Unité spécialement équipée dans ce but avec des masques et des engins spéciaux pour mettre le feu.

C'est la police qui indique où dormir.

Lorsque nous arrivons dans une agglomération où nous voulons passer la nuit, la première chose à faire est de se présenter à la police, à laquelle on est censé faire un rapport; et c'est la police qui indique où l'on pourra passer la nuit.

Nous avons toujours été bien accueillis par les policiers qui semblaient heureux de voir arriver quelqu'un, comme

une attraction qui brisait la monotonie habituelle. Ils étaient heureux de pouvoir parler indonésien.

Il n'y a presque pas de logement organisé. Seulement Dili, Baucau et Maliana ont des auberges. Nous ne sommes pas allés dans les meilleurs hôtels de Dili. Dans l'auberge où nous sommes allés, un lit dans une chambre partagée par huit personnes coûte 8500 roupies (25 FF). Il y a environ cinq 'hôtels' à Dili, un seul à Baucau et trois à Maliana.

À Lospalos c'est la maison d'un liurai (chef traditionnel) qui est indiquée par la police pour dormir. Il semble que ce soit une faveur que la police lui fait. Nous avons été informés que 11 touristes y étaient passé en juillet. On a payé 5000 roupies (15 FF) pour un matelas posé par terre dans une pièce commune.

"C'est quelqu'un du pays, n'y faites pas attention"!

À Aileu il n'y a rien de prévu, la solution semble être de dormir dans le commissariat de police, mais, très sympathiquement, les policiers ont trouvé qu'il nous fallait quelquechose de plus convenable et un policier indonésien nous a cédé sa chambre. Ce policier avait à son service un jeune timorais auquel il payait 4000 roupies par mois (12 FF), le prix de son inscription à l'école. Notre policier était aussi charmant avec nous que désagréable envers ce timorais qu'il nous a présenté en disant: "c'est quelqu'un du pays, n'y faites pas attention"!

'Fêtes' pour l'indépendance indonésienne.

Nous étions à Viqueque le jour de la fête indonésienne de l'indépendance. Il y avait une fête avec une foire exposition où les expositeurs étaient la police, l'armée, le service de Planification Familiale... Le soir il y avait un spectacle où les enfants des écoles chantaient des pièces à la gloire de l'Indonésie. Des spectateurs ont commencé à siffler, aussitôt une caméra de video et son projecteur furent braqués sur la foule, et les gens esquissaient un geste de recul. Le commandant militaire est arrivé avec son escorte armée et a annoncé solennellement que ce jour là, à cause de la fête, le couvre feu était reporté de minuit pour minuit et demi. Puis il est reparti. Quelques soldats de son escorte ont alors déposé leurs armes sur l'estrade et ont commencé à jouer de la guitarre électrique et l'un d'eux s'est mis à la batterie, mais personne n'a dansé. C'était assez impressionnant! Une caméra de video continuait à filmer les gens.

Le lendemain à Ossu il y avait aussi la fête pour l'indépendance indonésienne: de la musique, des danses traditionnelles où les danseurs avaient revêtu les costumes traditionnels, mais avec un foulard aux couleurs de l'Indonésie. Nous sommes arrivés en motocyclettes et les gens se sont détournés de la fête et nous ont entouré. Visiblement la fête ne les intéressait pas et ils étaient heureux d'avoir une raison de s'en détourner.

Le soir nous sommes arrivés à Baucau. Alors qu'à Viqueque la fête avait eu lieu le 16 au soir, à Baucau elle avait lieu le 17, nous avons donc pu y assister. Ici la fête était indonésienne, ce sont les indonésiens de la ville (la deuxième du Timor Oriental) qui y participaient. Nous avons su qu'à Dili la fête de l'indépendance avait été marquée par un défilé militaire.

Plus d'indonésiens que de timorais.

À Dili nous avons essayé de voir si nous étions surveillés par la police ou les services secrets, chaque fois que nous avions l'idée que quelqu'un pouvait nous suivre nous avons accéléré le pas ou changé de direction pour voir si la personne en question nous suivait, mais cela ne s'est jamais confirmé.

À Lospalos au contraire, nous avons été littéralement pris en charge, le soir, par un homme muni d'un talkie-walkie et qui maintenait une conversation suivie. Nous lui avons demandé ce que cela signifiait, et il nous a dit clairement, sans se montrer gêné, que c'était pour nous surveiller. Toutefois, pendant la journée, nous étions libres.

On voit des timorais se promener hors des villages. Il y a une telle concentration de militaires le long des routes que cela les dispense de leur interdire de sortir des villages.

Nous hésitions à photographier des militaires indonésiens, ignorant quelle serait leur réaction. Lorsque nous l'avons fait il n'y a eu aucun problème, ils avaient au contraire l'air d'être fiers de poser pour la photo. Mais lorsque nous voulons photographier des civils timorais on sent que cela les perturbe. En général ils sont tristes, graves, figés. Nous nous sommes d'ailleurs mieux rendu compte de cela plus tard, en voyant les photos que nous avions faites.

Nous rencontrons plus d'indonésiens, surtout des militaires, que de timorais. Dans un camp près de Dili, un village de développement avec ses bâtiments neufs, il y avait une seule famille timoraise, tous les autres étaient des indonésiens.

Il est difficile de parler avec des timorais. Il y a peu de temps encore, il leur était interdit de parler avec des étrangers, ça semble ne plus être vrai, mais il en reste des traces.

"Ils se prennent pour notre père".

Les enfants ont deux types de réactions lorsqu'on leur parle, ils sont affolés ou intéressés. Les adultes ont peur: plusieurs ont sursauté lorsque nous leur adressions la parole, si nous insistions ils nous regardaient sans rien dire. En 20 jours nous n'avons eu que deux occasions d'entretien un peu plus prolongé avec des timorais. L'un d'eux était un jeune garçon qui travaillait chez un indonésien. Nous lui avons demandé s'il y avait beaucoup de fonctionnaires publics timorais dans cette ville. Il nous a répondu que oui. Nous lui avons demandé s'il y avait plus d'indonésiens ou plus de timorais. Beaucoup plus d'indonésiens a-t-il répondu. Et les chefs, sont-ils timorais ou indonésiens? Ils sont indonésiens, ce sont les bapaks, ils se prennent pour notre père. Il a ensuite précisé qu'il détestait les indonésiens.

Dans les restaurants où nous entrions, tous les clients étaient indonésiens, parfois des fonctionnaires et souvent des militaires. Ils n'hésitaient pas à s'identifier comme tels et se montraient fiers d'être militaires au Timor Oriental.

Lorsque nous essayons de lier conversation avec des serveurs ou vendeurs timorais dans les restaurants ou magasins indonésiens, ils répondent qu'ils ne parlent que le portugais et ne veulent pas parler indonésien, mais s'ils en ont l'occasion ils disent du mal des indonésiens. Il est notable qu'il n'y a pas un restaurant ou un magasin timorais, et lorsque nous disons restaurant cela peut signifier la chose la plus élémentaire, une échoppe avec 4 tables.

Deux économies parallèles.

Il y a deux économies parallèles: celle des indonésiens qui ont les maisons en dur, les commerces d'alimentation et de vêtements; et celle des timorais qui vivent en auto-subsistance. Au marché les vendeurs et les clients sont en général indonésiens, il y a à peine quelques vendeurs timorais qui vendent des objets d'artisanat, par exemple des tissus timorais.

Les foncionnaires indonésiens en poste à Timor perçoivent 20 à 100 % de prime en plus de leur salaire. Leur promotion est plus rapide, et ils disposent d'une main d'oeuvre timoraise bon marché, ce qui leur donne un niveau de vie plus élevé qu'en Indonésie.

Il y a aussi d'autres avantages: Dili était un port franc pour les importations; le commerce, les transports, les hôtels, sont dans les mains des indonésiens, souvent des militaires qui ont des civils qui leur servent d'hommes de paille. Ils achètent le café à des prix très inférieurs aux cours en vigueur en Indonésie, ils utilisent le travail obligatoire, et une grande partie des subsides officiels attribués à la 'Province' pour son développement n'arrivent jamais à destination.

Les timorais nous ont paru très pauvres. Entre 50 et 70% des enfants de 3 à 7 ans, ont le ventre gonflé. Le paludisme est très répandu. Qui n'a pas le paludisme? nous ont demandé des prêtres.

Résistance armée discrète... jouit de l'appui général.

Des prêtres étrangers nous ont dit n'avoir jamais eu de contact avec la résistance, jamais! L'un d'eux, le P. Locatelli avait eu des contacts avec eux et avait obtenu la promesse des militaires que ceux qui étaient dans les montagnes pouvaient descendre, mais 80 personnes descendues après cette promesse ont été exécutées. Le P. Locatelli n'en parle pas mais c'est son supérieur qui nous l'a dit.

Selon ces prêtres la présence militaire est énorme et les timorais continuent à rejeter les indonésiens. L'an dernier les troupes spéciales commandées par le Major Prabowo, gendre du président Suharto, ont commis des exactions odieuses.

Un prêtre originaire des Philippines, fortement anti-communiste, nous explique que la résistance n'est pas soutenue par les timorais parce qu'elle dit que Dieu n'existe pas. L'Église ne fait pas de politique, dit-il, mais il faut être réaliste, les écoles préparent l'avenir.

Les autres prêtres ne parlent pas de la résistance, mais lorsque nous leur posons des questions directes sur ce thème, ils disent que le Fretilin a évolué, c'est aujourd'hui une force unanimiste qui regroupe toutes les tendances idéologiques et religieuses.

Un autre prêtre étranger dit qu'au fond de leur coeur les gens sont favorables au Fretilin, presque unanimement. Leur opposition aux indonésiens est flagrante.

Nous avons demandé de parler avec l'évêque, Mgr Belo. Après beaucoup de résistance il nous reçoit, mais de toute évidence il n'a pas envie de parler. Durant dix minutes il se montre inquiet, désabusé. Ce n'est plus la phase du courage politique manifesté au début de 1989. Mais, interrogé sur la lettre au Secrétaire Général de l'ONU, il ré-affirme être favorable au référendum. Il nous semble plus engagé que les prêtres étrangers rencontrés.

Développement de façade.

Des prêtres timorais nous ont dit que 90% des timorais qui obtiennent un diplôme ne trouvent pas de travail. Un jeune diplômé timorais que nous avons rencontré nous a dit, désabusé, "je vais faire mon jardin, m'amuser!".

Toute l'éducation est faite dans la langue indonésienne et comprend l'enseignement du Pancasila, l'idéologie de l'État indonésien. Il existe deux lycées agricoles et un lycée technique, chacun avec 200 ou 300 élèves; ils reçoivent une aide matérielle de l'ambassade des USA, mais il n'y a pas de débouchés sur le marché du travail. Il y a une école polytechnique à Dili, mais elle coûte cher et il n'y a pas de travail pour ceux qui en sortent.

L'externat S. José, école du diocèse catholique, est progressivement réduit.

Beaucoup d'enfants ne sont pas scolarisés. Les élèves des lycées sont obligés de fournir des informations aux militaires, ils sont questionnés et frappés pour les donner.

Dili présente des signes de développement, d'importantes constructions: bâtiments administratifs, bibliothèque, mais certains de ces bâtiments sont vides. Nous sommes entrés à la bibliothèque et avons demandé des livres sur le Timor-Oriental. On nous a dit qu'il n'y avait rien. On nous a envoyé au directeur qui a fait une lettre pour un service où nous sommes allés et qui nous a montré des dossiers de revue de la presse indonésienne organisés par le CSIS, 'Centre d'Études Stratégiques' de Djakarta, sur les trois dernières années. Nous avons aussi pu voir une publication en anglais, une revue de propagande. Bien que ce soit des ouvrages indonésiens pour fins de propagande on ne peut pas les sortir et ils ne sont pas mis à la disposition des timorais. Pendant que nous consultions ce dossier les employés timorais de la bibliothèque sont venus près de nous pour y jeter un coup d'oeil.

Au Bureau d'investissements, ouvert aux étrangers et aux indonésiens, nous nous sommes présentés comme d'éventuels investisseurs. Nous avons trouvé de belles brochures en couleur et papier glacé, qui montrent que le service a des moyens matériels; mais de peu d'utilité car les tableaux et cartes étaient de faible qualité.